

tion de l'ouïe n'a pas seulement pour objet d'apprendre à discerner les sons, mais aussi à apprécier les tons, les mélodies, les accords, et les expressions infiniment variées qui en résultent. Tout cela se retrouve dans la parole. Accoutumez vos élèves à acquérir une bonne prononciation ; exercez les à écouter les autres, à s'écouter eux-mêmes en même temps, à se captiver. Vous les disposerez ainsi à mieux réfléchir en parlant. Que le ton de votre voix, que celui de leur voix, soit aussi, à votre exemple, mesuré, cadencé, simple et harmonieux. En méditant sur ce sujet, on comprendra que l'exercice du chant, que l'étude et l'usage d'une musique simple, se place au rang des nécessités réelles, des nécessités universelles, dans l'éducation élémentaire. On commet une grande erreur, en ne voyant dans la musique, que le sujet d'un art de luxe ; elle achève et complète la culture du sens de l'ouïe. Elle en développe et en règle les nombreuses et délicates propriétés ; elle cultive par là même l'attention et provoque une suite de comparaisons exactes et précises. La musique est une seconde langue, dont le domaine commence là, où finit celui de la parole, mais qui en s'associant à la parole, la commente et lui donne une valeur et une puissance toute nouvelle.

La parole et le chant, mais le chant surtout seconde le jeu des poumons et fortifie la poitrine des enfants. Sous ce rapport, il font encore partie de l'éducation physique. La musique et le chant ont d'ailleurs un pouvoir merveilleux pour favoriser tous les mouvements musculaires, pour faciliter l'action de tous les organes ; l'ouvrier qui s'accompagne en chantant, le soldat qui marche au son d'une musique militaire, sont animés d'une plus grande ardeur et ressentent moins la fatigue. La sérénité que le chant répand dans l'esprit, suffit déjà seule pour faire mieux goûter le travail. La musique et le chant bien employés ont une puissance plus merveilleuse encore et plus utile pour exciter et murir tous les sentimens purs et généreux. Ils attendrissent, élèvent, calment l'âme tour à tour. Pour ne pas être trop long, je mentionnerai seulement quelques autres sujets qui se rapportent à l'éducation physique, et qui concernent la santé des enfants.

Il faut pour une école un local spacieux, sain et éclairé : car, la lumière du soleil exerce une influence favorable sur la santé de l'homme. Que l'air y soit constamment renouvelé, et qu'on y entretienne la plus grande propreté.

Il n'est pas nécessaire de dire ; que les punitions brutales, qui vont jusqu'à blesser les membres encore délicats des enfants, ou qui altèrent plus ou moins leur santé, il n'est pas nécessaire, dis-je, de dire, que toutes ces horreurs doivent être à jamais bannies de nos écoles.

Enfin, j'aimerais que les maîtres précautionnassent leurs élèves contre les artifices des charlatans, et contre ces remèdes empiriques qu'ils colportent en tous lieux, qui sont reçus avec une aveugle confiance, et qui, lors même qu'ils seraient utiles dans certains cas, deviennent, comme les meilleurs remèdes eux-mêmes, funestes lorsqu'ils sont employés dans des circonstances différentes. Je voudrais qu'on précautionnât surtout les enfants contre ce poison funeste que l'homme s'administre lui-même ; contre cette intempérance malheureuse, qui est la source des plus graves maladies ; qui abrège la vie, et qui altère la fonction des principaux organes.

(A continuer.)

MORALE.

SIMON DE NANTUA,

ou

LE MARCHAND FORAIN.

III. Simon de Nantua va au bal, et parle sur l'intempérance, et raconte une histoire à ce sujet.

Nous quittâmes Saint-Claude le lendemain, qui était un dimanche, et nous arrivâmes, vers le soir, dans un petit village où l'on dansait. Comme le père Simon passait par là tout les ans, il y était bien connu ; aussi tout le monde parut content de le voir ; on quitta même un instant la danse pour s'empreser autour de lui mais bientôt on se remit à sauter joyeusement.

La présence de M. le maire, magistrat fort aimé de ses administrés, ne gênait en rien les amusements de ses bons villageois. Il y avait des jeunes garçons et des jeunes filles qui se conduisaient avec beaucoup de décence, et le tout se passait le mieux du monde. Seulement lorsque nous entrâmes pour nous rafraîchir dans une espèce de cabaret, nous vîmes un jeune homme qui s'était laissé aller à boire avec excès, et dont la raison était tout à fait perdue ; dans cet état, il tenait des propos fort déplacés, à tel point que M. le maire, en ayant été averti, le fit conduire en prison par deux hommes de la garde nationale. Nous entendîmes avec plaisir ce magistrat adresser au marchand de vin des observations sages et modérées sur le tort qu'il avait de laisser boire ce malheureux jeune homme au delà de ses forces.

Vous voyez, mes amis, dit ensuite Simon de Nantua, combien l'intempérance est un vice honteux et déshonorant ! Voilà un garçon qui ne paraîtra pas sans rongir devant vous, qui me semblez tous bons et honnêtes. Heureux encore que la prudence de M. le maire l'ait mis promptement hors d'état de faire toutes les sottises auxquelles il pouvait se livrer ! car il aurait pu lui arriver quelque grand malheur, comme à ce pauvre diable de Philippe, qui aurait été un homme honorable, s'il n'eût pas eu la passion du vin ; et qui est aujourd'hui, aux gâbles pour avoir bu avec intempérance.—Oh ! père Simon, racontez-nous donc l'histoire de Philippe, dirent les jeunes garçons.—Très-volontiers, mes amis, et vous la redirez à votre camarade, afin qu'il tâche d'en faire son profit.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

Philippe, continua Simon de Nantua, est le fils d'un honnête boulanger que j'ai connu à Valence. Il a été élevé par son père dans de bons principes, et il a lui-même un excellent cœur et nombre de qualités estimables. Mais il ne faut qu'un seul vice pour rendre inutiles beaucoup de vertus : ce pauvre Philippe en est la preuve. Il avait contracté de bonne heure l'habitude de boire avec excès, en sorte qu'il était rarement en état de faire son ouvrage. Le travail l'ennuyait aussi, parce qu'il trouvait plus de plaisir à vider son verre qu'à pétrir du pain. Il aurait cependant pu continuer l'état de son père, et vivre honorablement dans une douce aisance. Mais sa passion était plus forte que toute autre considération, et, de plus, les mauvaises connaissances qu'il avait faites au cabaret achevaient de le détourner de ses devoirs.

Enfin, un jour qu'il s'était enivré avec un jeune soldat dont le corps était en garnison à Valence,